

ROGER
FRISON-ROCHE



LUMIÈRE DE L'ARCTIQUE

ROMANS

LE RAPT



LA DERNIÈRE MIGRATION

ARTHAUD

Extrait de la publication

ROGER FRISON-ROCHE

LUMIÈRE DE L'ARCTIQUE

ROMANS

LE RAPT

★

LA DERNIÈRE MIGRATION

Les deux romans de Frison-Roche réunis dans ce volume nous mènent au nord de la Scandinavie, au-delà du cercle polaire, parmi les hommes du renne.

Deux récits d'aventure haletants aux images saisissantes.

Le Rapt raconte le combat de Kristina, jeune Saami, d'un peuple aux traditions millénaires menacé par le monde moderne.

La Dernière Migration se déroule pendant la transhumance hivernale. Depuis qu'un territoire limité a été attribué aux Lapons, leur liberté est en danger. Les tribus vont se réunir et s'affronter dans cette odyssée arctique, qui pourrait bien être la dernière.

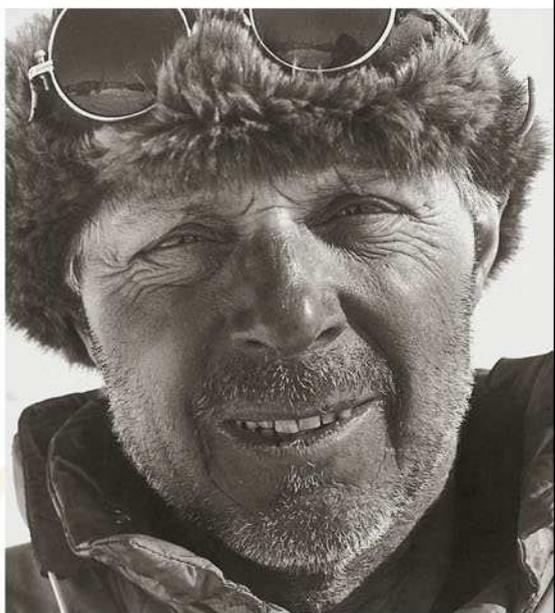


Photo : © Pierre Tairraz

ARTHAUD

Extrait de la publication

Roger FRISON-ROCHE

LUMIÈRE DE L'ARCTIQUE

Le Rapt
et
La Dernière Migration

Romans

ARTHAUD

Tous les personnages de ce livre sont imaginaires. Quand on rencontre le nom d'une organisation ou d'une collectivité ethnique ou sociale qui existe en réalité, c'est uniquement pour la vraisemblance, et cela n'implique nullement que les personnages qui y sont associés aient le moindre rapport avec des personnes réelles.

Les mots marqués d'un * sont expliqués en fin d'ouvrage dans le glossaire.

© Arthaud, Paris, 1965, 1966, 2009
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-6032-0

LE RAPT

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'homme et son renne s'immobilisèrent sur le point culminant.

L'inconnu venait du sud. Peut-être de Finlande, peut-être de Norvège. Il s'était arrêté au sommet de la colline dénudée où les vents avaient ciselé la neige en vagues courtes et brisées. Son attelage soufflait et le grand renne gris, assoiffé, broutait tête basse la neige poudreuse. Il avait les flancs couverts de sueur. La fatigue avait eu raison de sa combativité naturelle, et il ne cherchait plus à s'échapper des traits souples qui le reliaient au long traîneau lourdement chargé ; sa soif étanchée, l'animal releva l'encolure, et ses bois magnifiques se découpèrent sur le fond lumineux de la nuit arctique.

Les étoiles étaient si nombreuses dans le ciel que l'on pouvait distinguer à plusieurs milles de distance les formes douces d'autres collines enneigées vêtues de la moire changeante des bouleaux nains, et plus loin vers le nord une haute montagne, ceinturée par une barre rocheuse, couverte de glace qui reflétait la lueur des étoiles et scintillait mystérieusement. Cette chauve calotte de glace était pour l'homme le repère qu'il cherchait. Il marchait depuis trois jours à travers la taïga* sans cesse recommencée, évitant les postes frontière, les comptoirs, les huttes d'hivernage. Il n'était jamais venu aussi loin vers l'ouest et, du Vestfjellet où il se rendait, il ne connaissait que les légendes et les mystères.

La nuit ne laissait voir qu'une fraction du paysage immense. Le vent qui ne s'arrête jamais soufflait sur le désert de neige. Il se coulait dans les ramures dépouillées des bouleaux et il produisait comme un bruit de ressac. Cette bise glaciale qui mordait âprement tout ce qu'elle touchait venait de très loin, de l'autre bout de la terre ; elle avait balayé les toundras de Sibérie, figé les eaux de la mer Blanche, courbé les saules polaires de la péninsule de Kola, soulevé la neige des lacs finlandais, et maintenant le vent qui pourchassait l'homme sans répit depuis son départ l'enrobait, le soumettait à sa puissance, car c'était un vent passionné, toujours perceptible à l'être humain, même quand il ne soufflait que modérément, comme en cette fraction de la longue nuit lumineuse.

L'homme respira profondément.

Insensible au froid, il restait là, planté sur ses skis, épaulé amicalement par son renne.

La contrée où il allait vivre gardait pour lui tout son mystère. Il ne la verrait dans son ensemble que trois mois plus tard, quand il serait sur le point de reprendre la piste de l'est et que la nuit de l'Arctique aurait basculé pour faire place au jour. D'ici là, il lui faudrait piéger dans ces ténèbres permanentes les grosses poules des neiges, dégager des collets les bêtes à fourrures précieuses, les sauvagines aux robes délicates : hermines, martres, putois, renards bleus, renards blancs, visons... À force de rôder ainsi dans la nuit d'hiver, le trappeur avait acquis le sixième sens des nyctalopes. Si les lointains du paysage ne lui apparaissaient pas autrement qu'en silhouettes, il pouvait par contre détailler tout ce qui était proche, et il se déplaçait dans la nuit interminable avec la même rapidité que les autres dans le jour unique de l'été.

Son voyage avait été long, pénible, par moments dangereux. Alors qu'il traversait un lac au plus court, avant la frontière finno-norvégienne, un redoux inexplicable en cette saison avait failli causer sa perte. La glace avait fléchi sous le poids du traîneau, puis cédé partiellement, mais le renne, d'instinct, s'étant dégagé d'un bond, avait gagné une glace plus sûre. L'homme avait encore dans les oreilles le craquement sinistre qui se prolongeait, se ramifiait,

Le Rapt

faisait vibrer la surface du lac sous ses skis. Il avait laissé galoper le renne, puis une fois en sûreté, il avait remis de l'ordre dans la cargaison. Plusieurs bouteilles d'alcool avaient été brisées ; Simon Sokki ne serait pas content. Jamais Mikkel Mikkelsen Sara n'avait perdu de cargaison, et lui qui prétendait le remplacer ! Vérification faite, le mal n'était pas trop grand : il endosserait la perte et ne dirait rien. Et puis l'alcool clandestin qu'il transportait était de qualité, un Suédois le lui avait fourni. Ils avaient fait l'échange de traîneau à traîneau, profitant de la longue enclave que la Finlande prolonge entre Suède et Norvège et qui semble avoir été dessinée par les politiciens pour favoriser la contrebande.

Le renne était reposé. Il était temps de repartir. La montée avait été rude, au sortir des gorges ; il avait fallu traverser les halliers de bouleaux nains qui obstruaient la vallée, se hisser au faite des collines qui séparaient celle-ci du cours de l'Elv. Sa bête et lui avaient brassé la neige poudreuse jusqu'au ventre, et il avait dû tirer avec le renne pour que le précieux chargement arrive au sommet sans casse. Maintenant, il s'orientait.

Le pays qu'il abordait était semblable à celui d'où il venait, et il en était ainsi bien plus loin vers l'ouest, jusqu'aux montagnes de la côte. Ce nouveau pays, il ne pouvait que le deviner, car la clarté des étoiles avait brusquement diminué d'intensité. On aurait dit qu'à travers la permanence des ténèbres, une autre nuit plus sombre venait de s'étaler. C'était par cette seule diversification dans les gris et les noirs que l'on pouvait différencier les jours des nuits comme le font les autres peuples qui vivent plus au sud de la terre.

La montagne chauve et glacée qu'il devinait, c'était l'Agjiet, le Trône des Dieux où règnent les stallos*. Il haussa les épaules. Il ne croyait pas à ces légendes, et son scepticisme le faisait mal voir des Lapons de Kaamanen. Certaines femmes même, plus subtiles, prétendaient qu'il était un chaman*, ce dont il se défendait. Mais l'homme d'Isaksen lui avait voué une haine implacable qu'il lui rendait bien. S'il avait entrepris ce voyage, c'était moins pour échapper à cette haine que pour chercher, au bout, sa vengeance !

C'était pour cela qu'il skiait depuis deux fois vingt-quatre heures, zigzaguant dans la grisaille des neiges et des arbres dépouillés, allant d'un repère à un autre, d'une colline à un lac, d'une clairière à une gorge, ne distinguant que le détail, saisi, happé par l'éternité de la taïga, étourdi par ce renouvellement incessant des collines et des vallonnements. Le ciel constellé paraissait se déplacer sur sa tête, et il lui semblait marcher depuis toujours et tourner sans fin sous ce même ciel, et parfois il se disait que c'était la terre qui lentement tournait sous ses skis, qu'il piétinait sur place sans le savoir, toujours au même endroit, comme les écureuils en cage.

Ce désert immense où le vent gémissait, hurlait, chantait, susurrant sans jamais se lasser, c'était le pays des Samisks*. Il en venait, il en était et il y allait, car les Samisks vont et viennent sans fin sur leur vieille terre plus ancienne que les autres continents, et tellement usée, rabotée, nivelée qu'elle semble avoir retrouvé l'équilibre paisible d'un dormeur allongé dans le repos. L'homme prit ses repères. Les glaces de l'Agjiet étaient au nord, et la Polaire semblait posée comme une veilleuse sur sa cime. Suojaurre était donc au nord-est. Il ne restait plus qu'à descendre. Comment l'accueillerait Simon Sokki ?

Il venait en ami, mais serait-il bien reçu ? Les Lapons sont soupçonneux et versatiles, et sa mère lui avait dépeint le maître de la cita* comme un être coléreux, changeant, indécis, disant oui un jour et non le lendemain, fataliste au possible et pourtant méfiant à l'extrême, d'une méfiance exacerbée par le souvenir de vilaines histoires. Et c'était chez cet homme qu'allait l'inconnu. Il chasserait selon les conventions en usage pour Simon Sokki et partagerait avec lui par moitié le produit de la vente des perdrix et des peaux. Simon ouvrirait son vaste territoire giboyeux, lui poserait les trappes ! Et avec la vente de l'alcool clandestin, il amasserait un pécule qui, à Pâques, à la grande foire du printemps, lui permettrait peut-être d'envisager d'une autre manière sa vie d'homme pauvre et menacé.

Pâques était au bout de l'année, mais à l'évoquer, à revivre en pensée les fêtes joyeuses qui marquent cette solennité, c'était pour l'inconnu comme si le voile noir de l'obscurité se déchirait. Déjà les étoiles pâlissaient dans le ciel blême du printemps et se levait le

Le Rapt

soleil. Il réchauffait la taïga, dévoilait les formes, révélait les creux, les buissons, les forêts, les rivières, les lacs et encore des lacs, et des collines. Et le même paysage s'étendait à perte de vue au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, par-dessus les trois pays scandinaves. La Laponie était un grand pays : elle permettait aux hommes du renne de vivre dans une absolue liberté et de maintenir leurs coutumes au-delà des frontières et des lois.

Il était ébloui de soleil et de rêve. Il ferma les yeux ; lorsqu'il les ouvrit, la nuit régnait à nouveau sur les neiges où seule luisait par instants la trace mobile du vent.

Quand ses yeux furent à nouveau habitués à la lueur douce de la nuit polaire, quand il put sans faillir regarder trembler les étoiles dans le froid du ciel et scintiller leur reflet sur la glace des lacs, l'homme scruta l'ombre qui s'accumulait en contrebas.

Dans un repli de l'Elv, un petit point lumineux, indécis, sans éclat, perçait les ténèbres. On eût dit l'un de ces reflets imperceptibles qui parfois s'allument aux élytres des insectes dans les crépuscules interminables de l'été.

Cet éclair minuscule, c'était la lumière des hommes.

L'étranger sut qu'il était arrivé. Il ne restait plus qu'à descendre.

Il claqua sa langue. Le renne frémit d'intelligence, banda son avant-train et déhala le traîneau. L'attelage et l'homme glissèrent dans la pente et leurs silhouettes s'effacèrent à l'horizon.

Kristina tressaillit. Un crissement griffait la nuit.

C'était un bruit insolite, par là même inquiétant, car il ne s'apparentait à aucun événement familier. Elle écouta, mi-dressée sur ses genoux enfouis dans la neige poudreuse. Mais rien d'autre ne lui parvint que le susurrement très doux du vent qui, dans la gorge de l'Elv, se coulait entre les branches fines des bouleaux nains, formés en bouquets comme des cordes de harpe au-dessus des rives escarpées de la rivière. Pourtant, elle en était certaine, ce n'était pas le bruit du vent, encore moins le jappement bref du renard bleu, ni le cliquetis des articulations d'un renne égaré, ni le passage d'un loup silencieux sur la trace d'un lièvre.

La jeune fille écoute longtemps, car elle redoutait le mystère, et si elle n'avait pas peur de la nuit qui était son domaine, elle craignait les stallos et autres génies qui descendent des calottes chauves des montagnes. La vieille Ira Sokki, sa grand-mère, qui hivernait dans une tente perdue au milieu de la taïga, y croyait fermement et lui avait conté sur eux de terrifiantes histoires. Pourquoi lui aurait-elle menti ? Et voilà que le doute s'infiltrait en elle, attisé tout à coup par la clarté insolite d'une aurore boréale qui avait tendu ses draperies lumineuses à travers le ciel crépitant de constellations.

Kristina écoute, et peu à peu tous les bruits de la vidda* lui parvinrent : le souffle du vent, le bruissement sourd de la taïga de bouleaux dans le lointain, l'appel éloigné d'un loup en chasse – mais elle ne craignait pas le loup et saurait s'en défendre à l'occasion, tandis que les stallos ! Vite, elle toucha la croix qui pendait d'une petite chaînette d'argent sur son koufte* de travail, élimé et chaud. Il n'y avait pas de stallos, ni de trolls* ! Fru Tideman le lui avait dit maintes fois. Elle n'aimait pas Fru Tideman, sans très bien savoir pourquoi. La dame apparaissait régulièrement, même au plus profond de l'hivernage, descendait du snow-car de l'armée qui l'avait amenée jusqu'à la hutte des Sokki, et là discutait, discutait des heures durant avec son père, avec sa mère. Parfois elle haussait le ton, et Ellena Sokki, sa mère, baissait la tête comme sous un reproche, et Kristina n'aimait pas que l'on reproche quoi que ce soit à sa mère. Il était question également d'emmener Kristina à la ville. De la mettre à l'école lapone jusqu'à Pâques. C'était peut-être pour cela qu'elle n'aimait pas Fru Tideman.

À Viddakaïno, il lui faudrait rester enfermée dans la grande salle surchauffée ; on la laverait, on lui enlèverait ses belingers* de peau de renne, si chauds et si pratiques pour se rouler dans la neige, pour lui mettre une longue jupe incommode descendant plus bas que le genou et sans ces larges plis des courtes jupes samisks qui, bien serrés en pouf sur les fesses, vont et viennent agréablement au rythme de la marche et intéressent les jeunes gens. Sa grande cousine Martha Risak lui avait montré une fois comment faire lorsqu'à Pâques elles étaient allées au mariage d'un cousin de la cita. Il est vrai que Fru

Le Rapt

Tideman n'aimait pas Martha, et disait qu'elle manquait de modestie et n'allait au temple que pour faire étalage de ses toilettes.

Kristina soupira. Toutes ces idées qui la tourmentaient lui faisaient oublier l'heure présente. Il fallait songer à rentrer ; la hutte était encore assez éloignée, d'autant qu'elle aurait à tirer un lourd seau d'eau placé en équilibre sur un traîneau plus grand que soi, et à remonter la berge escarpée pour gagner le plateau.

Il fallait rentrer, mais, auparavant, elle voulait achever de placer ses pièges.

Elle s'accroupit de nouveau dans la neige, le long de la rive. Elle délaissa la trace d'un lièvre. C'était à son frère Andis de piéger les lièvres et les renards ; elle se contentait des rupés, ces belles perdrix blanches, ces poules des neiges si nombreuses et si bêtes qu'elles se laissent prendre au collet. À côté d'elle gisait, petite boule déjà raide de froid, une perdrix qui s'était étranglée.

Maintenant, la jeune fille tendait entre des rejets de bouleaux deux branchettes flexibles réunies par un invisible fil de laiton, parsemait la neige de bourgeons, cette extrême pointe de la branche dans laquelle se réfugie toute la sève du printemps en attente. Elle avait enlevé ses mitaines qui pendaient le long de sa poitrine, soutenues par un cordonnet, et nouait les fils du piège de ses doigts agiles simplement protégés par des gants de laine très fins. Le froid était si vif que, malgré cette première protection, elle les sentait s'engourdir rapidement, et à plusieurs reprises elle dut les frotter les uns contre les autres. Finalement, le piège fut prêt, le collet bien tendu. Tout étant terminé, Kristina se releva d'un bond nerveux qui déploya l'ampleur de sa jupe et la fit balayer la touffe de bouleau, détruisant le piège qu'elle venait de disposer avec tant de précautions.

À son exclamation de dépit répondit un rire qui pétrifia Kristina sur place, à genoux dans la neige, incapable de mouvement. Une ombre humaine gigantesque s'allongeait, très pâle dans la nuit phosphorescente, sur le lit de neige de la rivière. Le cœur de Kristina battit à coups redoublés. Le crissement de tout à l'heure, l'aurore boréale qui, chacun le sait, prédispose à la sortie des stallos... Elle pétrit nerveusement sa petite croix, implora le Seigneur, attendit l'inévitable.

« *Boriz, boriz...* », fit une voix.

Ce n'était personne de la cita, la prononciation était étrangère, l'inconnu prononçait *boriz*, et non *bouriz* comme les Lapons de l'Ouest...

« *Boriz, boriz!* » reprit l'inconnu. « Bonjour, bonjour! »

Kristina fit taire sa peur, affecta le dédain le plus absolu et, sans se retourner, tout en replaçant son collet, répondit de l'air le plus naturel du monde :

« *Bouriz, bouriz!* »

L'ombre bougea, se rapprocha, diminua, et Kristina eut tout à coup à côté d'elle un homme de taille moyenne, plus grand qu'un Lapon, mais beaucoup plus petit qu'un Norvégien...

Il s'agenouilla à ses côtés.

En un tournemain, il renoua le collet, planta la baguette de bouleau, et il soupesa la poule des neiges, durcie par le gel, que Kristina avait délogée du piège précédent.

Pas très grasse... Tout en jabot et en graines...

Il parlait naturellement, et, un bon moment, ils discutèrent des mérites de la chair des rupés en cette saison. L'homme travaillait les mains nues, ses moufles suspendues à son cou, ne paraissant pas sentir le froid. Il n'avait pas de *pesk**, pas même un *koufte* lapon, mais une simple tunique de drap à col fermé et des pantalons de skieur serrés à la cheville par des bandes tricotées. Ces bandes et les *skallers** de peau de renne qui le chaussaient étaient la seule concession qu'il eût faite au costume lapon ; il était coiffé d'une toque de fourrure, et ses oreilles étaient protégées par de petits disques noirs métalliques bourrés de feutre.

À ce détail, Kristina sut d'où il venait.

« Finnois ? » demanda-t-elle.

Il grogna quelque chose qui pouvait être un acquiescement. Mais déjà elle était retournée à son indifférence. Qu'un inconnu apparût ainsi en pleine nuit polaire, au cœur de la taïga, n'était pas suffisant pour l'étonner. Elle le laissa arranger le collet à sa façon et découvrit au même instant sa propre importance : dans la nuit, l'étranger l'avait prise pour une femme, et c'était sa manière à lui de lui faire

Le Rapt

sa cour. Kristina ne le détrompa pas ; à quatorze ans, elle était aussi grande que sa cousine Martha Risak et, dans le clair-obscur de l'aurore boréale, ses traits précocement mûris prêtaient à confusion.

Un coup de vent se leva, qui fit frémir la taïga, et le froid brusquement devint plus vif. La fillette remit rapidement ses mitaines. L'homme immobile dans la nuit écoutait les bruits, scrutait le ciel.

L'aurore boréale augmentait d'intensité, son écharpe de pierreries tournait à l'orange, ondulait dans le ciel, drapait l'horizon et projetait sur tout le pays une lumière plus nette que celle de la lune qui accentuait les ombres et les reliefs, et plus mouvante aussi, accordée aux jeux d'orgues de ses tuyaux lumineux, aux reflets scintillants de son écharpe mystérieusement accrochée dans le firmament et qui parfois disparaissait, revenait, s'allongeait, se haussait avec un aspect de chose vivante que n'ont point d'habitude les corps célestes immobiles et brillants dans l'infini cosmique.

Son examen du ciel terminé, l'homme dit encore :

« La tourmente soufflera dans deux jours... »

Kristina ne répondit pas, elle se dirigea vers le milieu de la rivière pour accomplir sa besogne de fillette nomade : charrier l'eau au campement. L'inconnu ne l'intéressait plus. Ce fut lui qui dit :

« Attends ! Conduis-moi à la cita des Sokki. Je viens de la part de Mikkel Mikkelsen Sara, de Kaamanen. »

On l'attendait depuis dix jours.

« Il ne viendra plus, fit l'homme, c'est moi qui le remplace.

— Alors, attends que j'aie rempli mon seau.

— Laisse », dit-il.

Dégainant son grand couteau, il piqua la glace neuve qui s'était formée la nuit sur le trou d'eau, puis il laissa Kristina puiser avec sa louche en loupe de bouleau et remplir le seau qu'il plaça lui-même sur le petit traîneau qui servait au charroi.

« Attends », fit-elle.

Rapidement, elle ramassa des poignées de neige poudreuse qu'elle jeta sur le seau jusqu'à ce qu'elles y forment un bouchon. De cette façon, pas une goutte de liquide ne sortirait du seau durant le transport. Le Finnois admira en connaisseur. C'était là un geste oublié des

femmes des tribus finnoises : peu à peu, là-bas, se perdaient les traditions des grands nomades lapons dont la famille Sokki constituait l'un des plus solides bastions en territoire norvégien.

« C'est loin ? demanda-t-il.

— Un demi-mille... »

Alors je vais chercher mon attelage.

Il disparut dans la nuit claire, aussi mystérieusement qu'il était apparu. Quelques minutes passèrent, puis Kristina perçut le souffle haletant du renne, le crissement alterné des patins du traîneau et des skis de l'homme. Bientôt l'ombre de l'homme précéda celui-ci sur la surface plane et gelée de la rivière.

« Allons-y. »

D'un petit coup sec, elle chaussa ses skis et, tirant derrière elle la luge, s'enfonça dans les buissons par une sente bien frayée, traversa une clairière piquetée de petites branches de bouleau. Ainsi, à force de piétinements, un chemin dur avait fini par se créer dans la neige poudreuse.

La hutte d'hiver apparut, toute neuve, confortable. On eût dit un chalet de plaisance, n'eût été le désordre caractéristique qui l'entourait : dizaines de traîneaux abandonnés, brancards repliés, piles de bois de chauffage en vrac ou scié. Un grand séchoir à viandes sur lequel, hors de portée des fauves, étaient attachés des peaux et des quartiers de renne fumés et gelés, des bois de renne abandonnés de-ci, de-là complétaient cette vision primitive.

Le Finnois s'arrêta pour mieux examiner la hutte.

« Toute neuve ? fit-il.

— Pour remplacer celle que les Allemands ont brûlée, fit la jeune fille.

— Comme chez nous... »

Mais il n'était pas de bon ton d'être curieux. Qui sait comment l'accueilleraient Ellena Sokki, la maîtresse femme, et Simon, son mari, grands maîtres d'une cita de quatre foyers et cinq mille rennes ?

Un concert d'aboiements interrompit leur dialogue. Quatre chiens furieux bondirent au-devant d'eux, puis les contournèrent à distance

Le Rapt

respectueuse, découvrant leurs dents de carnassiers sous les babines retroussées.

« Paix ! » fit Kristina sur un ton d'autorité qui surprit l'inconnu.

Les chiens rampèrent, queue basse, sans cesser de gémir. Soudain, plus audacieux ou fou de colère, l'un d'eux sauta sur le Finnois, mais, très calmement, celui-ci l'arrêta d'un grand coup de bâton de ski.

À la fenêtre de la hutte brillait une chétive lumière.

Ayant ouvert la première porte, l'homme secoua ses skallers avec la lame de son couteau et poussa la seconde porte :

« *Mana derivan*, dit-il, demeurez en paix.

— *Bazza derivan*, firent deux ou trois voix dans l'obscurité de la hutte.

— Bouriz, bouriz ! » fit encore une voix de femme.

Kristina présenta le Finnois.

C'est l'homme de Mikkel Mikkelsen Sara, de Kaamanen !

Le silence se fit tout à coup, comme si le malheur entraît avec cet homme.

CHAPITRE II

« Mikkel Mikkelsen Sara est mort », fit l'inconnu.

Le silence qui emplissait la hutte enfumée prit une telle épaisseur que chacun des assistants crut entendre battre son cœur sous les fourrures. Puis la vie reprit, avec ses bruits coutumiers ; Ellena Sokki étouffa un gémissement, les hommes gardèrent la pose qu'ils avaient lorsque l'arrivant était entré dans la hutte apportant avec lui le froid de la nuit et le froid de la mort. À les voir dans la pénombre, on eût dit des statues de cire ; ils étaient tassés par terre un peu dans tous les coins, l'un sculptant une cuiller de bois dans une loupe de bouleau, l'autre rembourrant un collier d'attelage ; le maître de la cita, Simon Sokki, était assis, un coude sur la table, adossé à son lit étroit d'où débordaient des peaux de renne et des couvertures. À cet endroit, la patine crasseuse des parois délimitait exactement sa place, comme l'aurait fait l'ombre de son corps ; c'était comme un poste d'observation, d'où il surveillait à la fois les abords de la hutte, par la petite fenêtre aux carreaux fleuris de givre, et l'intérieur de la cabane, dont le centre était occupé par un massif poêle de fonte à quatre trous, qui ronflait doucement, jetant des éclats de lumière par l'ouverture du tirage.

La hutte préfabriquée, toute neuve, était confortable et divisée en deux pièces. Des couchettes superposées garnissaient les murs. Pier Sokki, l'un des garçons, somnolait dans le noir. Il ne s'était même pas dérangé à l'arrivée de l'étranger, feignant de dormir, le bonnet lapon

Table des matières

LE RAPT	7
Première partie	9
Seconde partie	171
LA DERNIÈRE MIGRATION	283
Première partie : Le Vieux	285
Deuxième partie : Le loup de Bastevarre	387
Troisième partie : Le fjell	449
Quatrième partie : Les montagnes de la mer	537

N° d'édition : N.01EBNN000126.N001
Dépôt légal : janvier 2009